

UNE ALTERITE EN ACTE

Grandeurs et limites de l'accompagnement

Mireille Cifali

Introduction

Ai-je une légitimité à parler d'accompagnement ? Si j'ai accepté d'en parler, c'est que je supposais avoir quelque chose à en dire. Mais au fond, je n'utilise que très peu ce terme, professionnellement parlant. Je n'utilise pas vraiment ce terme pour qualifier ce que je fais. Et pourtant, je suis professionnellement là pour, par exemple, permettre à des étudiants de réaliser leur mémoire à la fin de leur parcours universitaire; je suis là aussi pour qu'ils dépassent une difficulté quand ils l'éprouvent. Je suis humainement là quand quelqu'un de proche ou de moins proche se trouve sur ma route et que, devant traverser une épreuve, il requière ma présence pour que le passage se fasse sans entraîner trop de destructivité. Je suis thérapeutiquement là lorsque quelqu'un vient me demander de pouvoir remobiliser son passé dans une histoire subjective qui lui appartienne. Chaque mois et ce pendant quelques années, je suis encore là, avec des groupes de professionnels pour élaborer leur quotidien personnel et institutionnel, etc., etc. J'utilise les mots : présence et travail, mais pas celui d'accompagnement.

En revanche, j'accompagne un enfant à sa leçon de piano, j'accompagne ma mère dans une démarche inconnue ... "Dis, tu m'accompagnes ?", ces mots scellent une relation qui s'instaure entre deux personnes, l'une est dans un projet et l'autre la rejoint sur ce projet pour le rendre possible. Il y a une différence entre énoncer : "Nous allons ensemble au concert" ou "m'accompagnes-tu au concert ?". Dans le premier, le projet est commun; dans le deuxième, l'un est moteur et l'autre vient de surcroît. L'image qui m'émeut, est cependant bien celle d'un adulte accompagnant un enfant, le tenant par la main, et affrontant avec lui parfois une épreuve insoutenable, parfois un événement de joie. La présence de l'un rendra peut-être possible la traversée de la vie; il n'y a pas besoin de mots, juste du silence et de la confiance.

J'aurai donc à répondre de l'absence de ce terme dans ma pratique professionnelle, alors que je le conjugue au quotidien dans ma vie privée. Qu'est-ce qui m'empêche de dire que je suis une "accompagnatrice" ?

Une chose encore qui a trait à une évolution récente : dans une première approche, le terme d'accompagnement m'est apparu comme un terme éminemment positif, en témoigne le descriptif que j'avais envoyé, pour résumer cette conférence. Voici ce qui devait être mon programme :

“Accompagner : au minimum c'est “aller avec”. Nous sommes dans l'effcience d'une intersubjectivité. L'autre compte, il y a de la relation en acte, on se meut et on se déplace sur un chemin qui est d'abord le sien. Celui qui accompagne occupe une position particulière, où les problèmes de l'altérité se présentent aigus, exigeants et incontournables.

Chaque fois où quelqu'un est confronté à une expérience, un projet qui exige pour aboutir son engagement à nul autre substituable, un accompagnement peut être une posture adéquate. Il y a cependant des écueils et des extrêmes à éviter, des leurres à perdre. Entre dépendance et solitude, où se situe l'accompagnement ? Et quelle est cette position ? Aide, soutien, guide, pourvoyeur d'outils, de repérages, de références ... On y navigue forcément entre imposition et autorisation.

Quelque soit la difficulté ou l'épreuve, l'accompagnant a la nécessité de s'y repérer pour ne pas sombrer avec, d'être dedans mais aussi dehors, de s'engager sans s'y perdre : travail psychique afin de maintenir une bonne distance, une juste mesure. Certaines qualités d'être et de savoir sont importantes : fiabilité, authenticité, sincérité, discernement, fidélité, capacité de sortir de soi, intelligence de l'instant sont nécessaires. Acquiert-on, et comment, la capacité d'accompagner ? Faut-il avoir été soi-même très loin dans la quête du savoir, dans le repérage de vie, dans l'expérience professionnelle ? L'accompagnement convoque sans nul doute une sagesse et une éthique particulière, un rapport spécifique au savoir et une mobilisation particulière de la théorie. En quoi la notion de “démarche clinique” aide-t-elle à nous y repérer ?

On écrit un accompagnement à la première personne et on y intègre un “tu” ou un “vous”. L'auteur y est donc invariablement un “nous”.

J'avais écrit cela au mois de mars. Or trois événements récents m'ont tirés ailleurs, m'ont fait toucher l'envers de l'endroit, le négatif du positif et le positif du négatif. C'est cette évolution que je vous conterai, aussi.

1. Démarche clinique

Je désire me situer dans la quotidienneté de nos actes de formateurs sans, dans un premier temps, me demander si cela relève ou non de l'accompagnement. Qu'est-ce que nous faisons face à l'autre, à notre hiérarchie, à nos stagiaires ? Quelle intelligence exige notre présence professionnelle à l'autre ? Dans quelle démarche nous situons-nous ? Comment mobilisons-nous nos savoirs, prenons-nous nos décisions ? Il y a toujours, irréductible, un sujet humain qui va être soumis à un certain nombre de pressions, de prises de décision, qui va faire appel à son intelligence, à son éthique, à sa conception du pouvoir. Cette situation, dans laquelle nous avons autorité, allons-nous la bloquer ? Et pourquoi ? Pour quel intérêt ? Le nôtre, celui de la

communauté ? Allons-nous avoir le geste adéquat au bon moment ? Je travaille à partir d'une hypothèse : pour être intelligent dans les situations singulières, nous avons besoin de connaissances extraites des sciences humaines, mais nous avons besoin aussi de compétences relationnelles.

Si je n'utilise pas pour moi-même le mot "accompagnement", j'utilise celui de démarche clinique. S'il existe différentes dénominations - accompagnement, démarche clinique, approche systémique - c'est qu'il y a des différences que l'on ne peut gommer. Tout n'est pas interchangeable, et tout ne va pas avec tout. Mais je dirai pour l'instant que derrière ces dénominations, il y a cependant une communauté de recherche. Il importe de ne pas faire sans cesse la politique de la petite différence qui attesterait de notre originalité, mais de comprendre ce qui nous relie et vers quoi nous tendons. Pour chacun, il est important de nous construire un référentiel qui nous corresponde, d'avoir une éthique au quotidien et de ne pas nous enfermer dans une nécessité exclusive ou dans une secte.

De quoi avons-nous besoin lorsque nous sommes dans une relation professionnelle singulière où il y a de l'autre en jeu ? Au fil du temps s'est construite ce qu'on appelle une "démarche clinique" ou une "approche clinique". A partir de la médecine, d'abord en psychologie, puis dans l'ensemble des sciences humaines que ce soit en ethnologie, en histoire, sociologie ou sciences de l'éducation. Un ouvrage lui a été consacré : "*La démarche clinique en sciences humaines*"¹ sous la responsabilité de Claude Revault d'Allonnes; trois ouvrages concernant la psychosociologie clinique sont récemment parus².

Ceux qui oeuvrent dans ce contexte, avancent qu'il y est question de situations où les acteurs sont impliqués; où se mêlent psychique, social et économique; où s'élabore, avec les interlocuteurs en présence, une compréhension de ce qui se passe, une co-construction d'un sens qui provoque parfois du changement; où s'instaure une articulation théorie-pratique particulière, un lien entre connaissance et action; se réalise une pratique de l'altérité et de la singularité, dont l'écriture est peut-être prioritairement celle d'un raconter. La démarche clinique n'appartient donc pas à une seule discipline ni n'est un terrain spécifique, c'est un art de la recherche et de l'intervention qui vise un changement, se tient dans la singularité, n'a pas peur du risque et de la complexité. Pour Jacques Ardoino, par exemple, "c'est plutôt une sagacité (perspicacité) d'accompagnement dans une durée, d'intimité partagée, dont,

¹ Paris, Dunod, 1989.

² *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Ed. Albert St-Martin, Montréal, 1993; *Sociologies cliniques*, Paris, Epi, 1993; Lévy (A.), *Sciences cliniques et organisations sociales*, PUF, 1997.

comme le travail de l'historien, les exemples psychanalytique, socioanalytique, ethnologique, ethnographique, voir ethnométhodologique peuvent nous donner une idée¹".

En résumé, lorsqu'on se confronte à des situations sociales soumises au temps, où s'enchevêtrent le sociétal, l'institutionnel et le personnel, où le but premier n'est pas de construire des connaissances généralisables et où l'enjeu est de permettre que l'autre guérisse, accède au savoir, grandisse ou dépasse une difficulté handicapante, on serait dans un espace que l'on pourrait qualifier de "clinique". Nous sommes bien dans une prise en compte de l'altérité, une manière particulière de construire des connaissances à même le vivant, avec la nécessité d'une intelligence particulière : intelligence des situations, "sagesse pratique", intelligence dans l'action.

Mais qu'est-ce qu'être clinicien ? Peut-on tracer le portrait du clinicien que l'on oserait qualifier de "bon"? Par quoi se différencie-t-il d'un autre professionnel ? Pour les médecins, il n'est pas rare d'entendre appeler l'un d'eux : c'est "un bon clinicien". Par quelles vertus se différencie-t-il ? Si on reprend Foucault, ce sont les qualités propre à une intelligence de l'instant : flair, sagacité, sensibilité. On pourrait y ajouter : présence, authenticité, capacité d'attention. Je dirais qu'être "bon clinicien" n'est pas une qualité que l'on possède pour toujours. On l'est parfois, mais parfois pas. C'est toujours à prouver face à chaque situation. Le terme de "clinicien" choque parfois les professionnels des sciences humaines par la coloration médicale qu'il suggère. C'est pourquoi il serait préférable de parler d'une attitude clinique ou d'une démarche clinique, ce qui est approprié pour toute situation humaine. Le terme de "clinicien" est cependant plus maniable, donc je continuerai à l'employer. Je vais tenter ici de tracer quelques traits de cette posture particulière.

Une présence

Un clinicien est présent à une situation, à un malade, à un élève. Il est là, dans cette situation et pas ailleurs. Il ne s'agit pas seulement de présence corporelle mais de présence psychique. Malgré ce qui s'est passé avant, ses préoccupations externes, malgré ses ennuis, ses agacements, il est là, n'a pas la tête autre part. La situation le prend, le déporte de ses préoccupations antérieures, et je dirais même parfois l'en soulage. Il les oublie.

Etre présent, n'est pas si simple. Il nous faut donc parfois faire abstraction de nos inquiétudes professionnelles ou privées, de nos inquiétudes. Quand on pense à "quelque chose", on est en effet soit tiré dans le passé, soit tiré vers le futur,

mais on n'est pas dans la situation présente, et dès lors on peut éprouver de la difficulté à entendre ce qui s'y passe. Savoir "être là", est une première qualité. Les indices de cette présence sont la plupart du temps non verbaux : du regard aux postures du corps. L'autre ne s'y trompe cependant pas . il sent notre présence ou notre absence.

Un intérêt

Cette présence à une situation vient en grande partie de l'intérêt qu'on y prend. Un clinicien considère toute situation comme importante, digne d'intérêt. Même pour la plus insignifiante, son intérêt est convoqué. C'est dire qu'il estime la situation, un malade, un élève, un stagiaire dans leur singularité. Il ne vit pas la situation comme ennuyeuse, insignifiante, agaçante. Cet intérêt n'est pas lié au "beau cas" mais à tous les cas. Il n'y a pas de hiérarchie, chaque situation convoque son intérêt.

On ne peut être présent que si l'on prend intérêt à ce que l'on vit, si l'autre de la relation nous importe malgré qu'il ne nous est rien sinon professionnellement : on ne le considère pas comme un objet, mais comme un sujet vivant capable de parole. On sera présent quand, quelle que soit la difficulté ou la complexité de la situation, nous avons envie d'être là, et même si l'autre est hors de nos normes. Notre curiosité, notre capacité d'être intéressé à la situation joue un rôle très important. Banalité de le souligner cela ? Peut-être mais on voit beaucoup de situations dans lesquels un professionnel n'a guère envie d'être et où il le montre.

C'est une capacité toute simple, qui découle de notre conscience que toute situation est porteuse de connaissance, de développement, non seulement pour celui qui est en face mais également pour nous-mêmes. Le fait qu'un autre nous pose des problèmes inextricables, nous donne l'occasion de chercher à comprendre, d'être pris par une énigme, de devoir ruser, sentir, et convoque notre intelligence aux choses : la jubilation que nous éprouvons à penser¹ nous récompense en regard de la difficulté de la situation.

Le plus difficile est de garder cet intérêt malgré la répétition, malgré le fait que nous connaissons ce qui se passe chez un autre puisque professionnellement nous l'avons rencontré des centaines de fois. Mais pour lui, c'est la première fois. Quel intérêt y a-t-il d'apporter dans la journée un verre d'eau à une vieille personne ? Alors que nous en avons déjà apporté dix à dix autres. Nous sommes légitimement fatigués par cette nouvelle demande, et nous n'y voyons rien d'autre que l'ennui de la répétition de notre geste. Si nous considérons

cependant la singularité de la demande, alors nous gardons cet intérêt qui donne à notre présence ce trait humain si précieux. La répétitivité des gestes peut donc nous appauvrir, puisqu'il ne reste plus que le squelette de notre rapport à l'autre.

Dans tous nos métiers, par quoi sommes-nous intéressés nous qui fréquentons des humains ? Parfois la difficulté d'un élève ou celle d'un stagiaire ne provoque pas notre intérêt mais notre agacement. On peut le punir de n'y pas arriver; on se moque, on se fâche, surtout cela nous fatigue, parce que rien ne se passe comme cela était prévu. On ne supporte pas sa difficulté, car sa "mauvaiseté" est contagieuse, elle nous colle une mauvaise image de nous-mêmes comme si nous dépendions de sa réussite pour la valeur de notre existence.

On sent où se trouve le point de bascule. La difficulté de l'autre nous convoque, elle nous confronte tout autant à l'impuissance de notre pensée qu'à notre intérêt de comprendre et d'agir. Le vivant de la relation se situe dans cette conjonction, dans cette singularité, dans ce désarroi éprouvé, dans cette souffrance ressentie même si elle n'est pas nôtre. Un intérêt à la chose nous est demandée pour que nous puissions être intelligent. Mais encore faut-il que l'institution nous en laisse l'espace : qu'elle ne réduise pas nos gestes au prescrit, niant notre inventivité, comme Christophe Dejours a pu le montrer¹.

Confiance

Est-ce un effort, une angoisse, qui forgent cette présence ? Il ne me semble pas. Cette présence va comme de soi, sans que l'on sache ce qui va advenir. Il y a donc une confiance qui s'est construite. Je n'aime pas le terme de "confiance en soi". Mais il faut bien qu'une certaine tranquillité soit advenue. Lorsqu'on débute, on ne l'a pas; c'est l'angoisse qui préside, la peur de ce qui va se passer, la hantise de l'échec. Et puis, je ne sais comment, quelque chose vient là, d'évidence. Ce n'est pas de la suffisance, ce n'est pas la croyance qu'on ne peut plus se tromper. Non, au contraire, c'est la certitude qu'on peut échouer, mais cela n'angoisse plus, cela impose seulement une vigilance.

La confiance naît aussi de la prise en compte du temps. Nous savons que la difficulté d'aujourd'hui est temporelle, que le temps permet souvent le passage, et qu'il faut justement restituer à celui qui est tellement engouffré dans le présent son rapport à un passé et à un futur. On peut dire que c'est une des qualités liée à notre compétence relationnelle : travailler avec le temps. Le temps nous délivre de la catastrophe du présent. Cela relève de notre capacité de considérer un être autrement que ce qu'il est à l'instant présent. En quelque

sorte, avoir confiance dans les forces de vie lorsqu'on est pris par des forces de destructivité. Et lorsque le temps pousse vers la dégradation de soi et de la situation, il importe d'accepter que le futur de la mort est notre lot, et que là encore la confiance dans nos forces d'humain est convoquée.

Confiance dans la situation, confiance dans l'autre patient ou élève, confiance dans l'autre professionnel, dans celui avec qui on travaille. La psychopathologie du travail ne cesse de le répéter : ce qui nous fait le plus souffrir dans nos relations professionnelles, c'est le manque de confiance en l'autre collègue ou en la hiérarchie. En ce cas, il est difficile d'être intelligent, c'est la peur qui l'emporte.

Dépendance et fiabilité

Dans nos professions nous vivons dans des situations de dépendance. L'autre dépend de nous, il est lié à nous par de l'angoisse, par une impossibilité pour lui de faire seul certains gestes. Tous nos métiers sont des métiers de dépendance, donc de pouvoir; des métiers où nous pouvons abuser de la subordination, où nous avons à faire extrêmement attention pour ne pas mal user de la faiblesse de l'autre.

Ce sont des métiers où, comme le dit Winnicott¹, il nous faut être fiables. La fiabilité professionnelle fait partie de l'intelligence clinique. Comment la définir ? Je recourrai à la définition qu'en donne Winnicott dans un article intitulé "Cure". Selon lui, nous devenons fiables d'une manière qui n'est possible de maintenir que dans le travail professionnel : "Lorsque nous sommes professionnellement fiables nous protégeons nos patients de l'imprévisible." Cela veut dire que l'on peut anticiper ce qui va venir pour l'autre, que l'on a la capacité de ne pas le soumettre, en plus de son anxiété lié à son état de malade ou d'élève, à des réalités qui renforcent son angoisse. Etre fiable revient à ne pas prononcer des promesses en l'air. Quand nous lui disons : "Je vais faire ceci" et que nous ne le faisons pas, l'autre qui dépend de nous sera toujours à se demander : "Puis-je compter sur lui?" "Ce qu'il me dit tient-il le coup?" "Est-ce que.....?" Quand vous dépendez de quelqu'un qui n'est pas fiable, qui vous dit vert et puis rouge, il vous tient par des promesses qu'il n'honore pas. La position de dépendance est une position où il y a alors angoisse, désarroi, impossibilité de s'y situer. La fiabilité fait partie du sens clinique : être un homme ou une femme de parole.

Nous sommes avec des êtres pas seulement en difficulté, mais qui simplement apprennent. Apprendre rend fragile, que l'on soit un enfant ou un

adulte. Un adulte d'autant plus, car s'y joue plus encore une image de lui-même, une confrontation à sa possible déroute. Dépendre d'un autre nous rend fragile, alors quelle fiabilité allons-nous rencontrer ? Même si nous nous acceptons comme ignorant, l'éprouver fait ressortir notre fragilité que nous préférons masquer. Nous nous confrontons à l'épreuve du jugement de l'autre, nous devons avouer parfois notre vulnérabilité. Dès lors comme professionnels dont dépendent certains, certaines qualités relationnelles sont requises.

D'autre part, dans l'éducation - dont l'accompagnement - on vise à juste titre l'autonomie, nous valorisons tous ce mot : dans l'idéal de pouvoir faire seul, nous n'aurions plus besoin d'un autre comme soutien. Cet idéal peut être mal interprété, et aboutir à l'autosuffisance qui refuse le fait qu'on ne peut être humain sans les autres. Avec l'éloge de l'autonomie, nous devrions maintenir également un éloge de la dépendance. Si on refuse la dépendance - dans laquelle l'enfance baigne jusqu'à présent - , alors on croit que l'on peut être autosuffisant et on reste coincé dans une identité fermée, juste perméable à des modes ou des influences diffuses. La dépendance a ses pièges, elle peut être destructrice de soi lorsque l'autre ou l'objet nous est devenu si indispensable que nous ne pouvons plus nous passer d'eux. Le mouvement qui va de la dépendance à l'indépendance est toujours celui qu'il nous faut viser; mais cela ne veut pas dire que nous devrions être guéri à jamais de la dépendance. Le fondement de l'humanité tient dans cette intersubjectivité, dans notre dépendance face à un autre. Nous ne vivons pas sans l'autre. Nous avons une dette envers ceux qui nous ont donné naissance. Si je fais l'éloge de la dépendance, c'est dans le sens de reconnaître notre fragilité, notre besoin de l'autre, notre dette vis-à-vis de lui. Cela ne signifie pas que nous devrions demeurer sous son influence et que nous ne sommes rien sans lui.

Souci de l'ensemble

Les situations que nous abordons sont complexes, elles mobilisent des paramètres multiples; l'intelligence de l'instant revient à ne pas en privilégier un, mais être capable d'entendre tous les paramètres à la fois : paramètres techniques, position institutionnelle d'un patient, position de l'équipe, façon dont le médical voit cette situation, si nous sommes dans un contexte soignant, etc.; situation institutionnelle, demande, effets de groupes, contraintes budgétaires, personnalité des commanditaires, etc., dans d'autres situations. Notre capacité de voir ce qui se passe dans l'ensemble nous fait réaliser que tel patient occupe telle place dans telle équipe avec tel médecin qui est aussi dans tel contexte institutionnel. Ceci nous permet de prendre en compte tous les éléments pour arriver à une

Toute situation est singulière, elle ne se répète pas. Bien que ce soit une pathologie que nous connaissons, le malade qui se trouve là n'est pas simplement un malade avec une maladie, il est un sujet parlant dans une unité de soins avec des problèmes institutionnels et des problèmes psychosociologiques. C'est ce stagiaire, dans tel contexte, avec telle difficulté en relation avec moi, qui rend cette situation à la fois différente et ressemblant à beaucoup d'autres que nous avons traversées. Nous aurons à prendre en compte tous ces éléments-là. Nous sommes spécialistes, mais sans oublier pour autant le contexte. Souvent, quand on est centré sur un élément, on ne considère pas le reste. On peut prendre ainsi une bonne décision sur un élément, mais si on n'a pas considéré l'ensemble, cette décision-là s'avère porteuse de désagrément, même si elle est pertinente selon l'angle sur lequel on s'est appuyé. Il faut à la fois avoir des spécialités, des compétences pointues, mais aussi un souci de l'ensemble. Nous sommes dans des métiers où ne manquent pas les tensions entre les contraires, où se lient techniques et relations, spécialiste et généraliste.

Actuellement, ce qui me semble le plus douloureux, est la multiplication des regards spécialistes, ne voyant qu'une partie de la situation. Par conséquent, on prend de "bonnes décisions", qui s'avèrent être inopérantes, difficiles et même destructrices pour l'autre, parce que tout un pan n'a pas été vu. Les professionnels du terrain ne peuvent pas être seulement cognitivistes, psychologues béhavioristes, sociologues ou psychanalystes. Les sciences ont découpé la réalité pour comprendre. Mais lorsqu'on est dans l'action, il n'y a pas de découpage qui tienne, et c'est là que réside la difficulté. François Dagognet¹ définit la médecine comme "un art qui utilise plusieurs sciences", je crois que nous pouvons prendre à notre compte cette définition pour nos métiers. Sinon, on se fourvoie. Un psychanalyste dans le social qui ne se repère qu'avec ce qu'il a construit dans l'espace de la cure, peut devenir destructeur. Un sociologue, qui n'agirait, qu'en se référant à ses concepts, pourrait également être piégé dans l'action. Il importe comme l'avance Morin, de tisser des liens, de relier nos savoirs.

Il nous faudrait ici travailler la question de l'action et de sa mobilisation des connaissances. En agissant, on ne devrait pas appliquer une théorie, mais des connaissances sont mobilisées alors que nous sommes "perméables à l'ensemble". Nous devons conquérir une lucidité, de soi par rapport à l'autre, une lucidité institutionnelle. Ce souci de l'ensemble est une posture dont nous n'avons pas toujours conscience. Il y a ouverture et non fermeture. Nous savons aussi que nos décisions ne sont pas que rationnelles et c'est tant mieux. Il y a de l'arbitraire dans nos décisions, que nous devons assumer.

L'intelligence, la sagesse pratique font appel à des capacités que les Grecs avaient très bien décrites quand ils parlaient de la *métis* : du flair, de la sagacité, de l'intuition. Quand on est homme ou femme du terrain, nous mobilisons à la fois nos connaissances et cette capacité d'être dans la situation en tenant compte de soi et de l'autre. Dans cette mesure, nous pouvons prendre l'autre comme un sujet et non comme un objet. Nous avons tous, à certains moments, de la peine à nous maintenir dans une intersubjectivité, et nous prenons un autre comme un objet dont on parle. Plus un autre est en difficulté, plus on a la propension de parler à sa place, de s'approprier sa parole au nom d'un savoir.

Explicitation et limites

Notre sens clinique s'appuie sur une connaissance de nos limites, en évitant d'être dans l'idéalité, dans un rôle qui n'est réellement pas tenable. Il faut connaître nos limites et les expliciter, parce qu'un autre nous demande parfois beaucoup, une présence, une aide constante, et nous savons ne pas pouvoir la lui donner, non pas parce qu'on le mésestime, mais parce que nos conditions de travail ne nous le permettent pas. Quand on l'explique, il peut comprendre.

Le sens clinique engage à expliciter ce qui est implicite. Ce qui est tellement normal pour soi, on ne comprend pas qu'un autre ne puisse pas le comprendre tout seul sans que nous ayons besoin de l'expliquer. Une explication n'est pas une justification culpabilisante. Il s'agit d'expliquer ce qui va de soi pour soi, mais qui ne va jamais de soi pour l'autre. C'est une position par rapport à un autre, tenir compte de lui comme quelqu'un de différent.

Le sens clinique est lié à l'éclaircissement que nous pouvons apporter à la question : "Où allons-nous avec cet autre, ces autres ?" Le sens clinique demande une lucidité du "où sommes-nous ?", "qu'est-ce qui est possible ?" Clarté dans le positionnement du professionnel pris dans des situations mouvantes où souvent on sait peut-être où on va, mais pas comment on le peut.

Quel autre ?

On voit souvent tel ou tel autre comme un empêcheur de tourner en rond. Il est un empêcheur quand on réalise un acte que l'on sentait être juste, mais qui tout d'un coup devient aberrant parce qu'un autre a une position tout à fait différente de nous : il résiste, ne veut pas se soigner, n'est pas le docile patient qui ferait ce que nous voudrions qu'il fasse; l'équipe qui aurait compris qu'un soin se fait de cette façon-là et pas d'une autre; l'élève qui répond au bon moment. Donc, cet autre a une logique différente : il va être agressif alors qu'il devrait être coopérant, il fait des erreurs alors qu'il ne devait pas en faire. On prend parfois ainsi cet autre 10 comme celui qui nous empêche de

réaliser notre travail comme nous voudrions le faire.

Il importe pourtant d'éviter de dialoguer avec lui comme s'il était un patient ou un élève méchant, hors normes, qui embête, et n'est pas conforme à notre image idéale ? Nous devons mener tout un travail de désidérialisation. Aller chercher la réalité de l'autre pour la faire évoluer et non pas vouloir le transformer selon l'image que nous aimerions qu'il soit. Sinon on crée des situations de confrontation, de pouvoir, on cherche à être celui "qui a raison". Quand on croit avoir raison tout seul, on ne peut aller très loin. On a peut-être raison, mais dans une situation intersubjective on est obligé d'avoir raison au moins à deux. Ceci veut dire que nous devons parfois changer notre vision et évoluer avec celle de l'autre. parfois cet autre est justement intéressant par ce qu'il met en scène de différent. Le sens que l'on va construire d'une situation individuelle est toujours alors une co-construction de sens. Si l'autre ne comprend pas, notre intelligence à nous tout seul ne suffira pas.

Implication

Notre rapport à l'autre est toujours douloureux, que ce soit dans nos professions ou dans nos relations quotidiennes. L'autre nous déstabilise; il nous fait perdre nos repères identificatoires, donc il est dangereux. Pourtant nous avons choisi des professions où l'on est sensé aider. Mais l'autre parfois nous agace; il provoque en nous des sentiments de haine et nous actualisons notre cruauté pour lui faire payer ce qu'il nous empêche de réaliser. Notre rapport à l'autre, y compris le rapport professionnel, est empli de sentiments. J'entends souvent : "être professionnel c'est être 'clean', aseptisé, sans émotions; l'idéal c'est de travailler sans être touché ni être impliqué, sans éprouver ni émotion positive ni sentiments de haine". Or toute relation professionnelle, y compris la clinique thérapeutique, montre que ces sentiments qui émergent en nous sont extrêmement importants : ils nous indiquent ce qu'un patient, un élève, un stagiaire nous fait vivre, de quoi est faite notre participation dans cette relation. Heureusement, aucune relation d'aide, aucun métier de l'humain, aucune technique ne protège de cette relation : l'autre nous touche et l'on est impliqué. La relation à l'autre est un accélérateur d'inconscient : on va jouer une part de soi, une part de notre histoire. Mais professionnellement, éthiquement, nous ne sommes pas autorisés à reporter sur les autres ce qui nous concerne. Nous éprouvons forcément notre sadisme aussi, le désir de punir un patient, un élève, un stagiaire parce qu'il n'agit pas comme il le devrait, de punir une équipe etc.; il reste que nous n'avons pas à l'actualiser; cela nous demande tout un travail et une mise à la bonne distance.

Qu'est-ce qui est là en jeu ? 11 Une part de nous. Dans notre profession,

nous n'avons pas à actualiser nos cruautés. Ces sentiments doubles, ces sentiments d'ambivalence, cette part qui est prise de nous, nous avons l'obligation de la travailler. C'est important, parce que nous sommes inévitablement confrontés à des situations qui nous mettent hors de nous. Nous avons nos supports techniques, mais nous sommes aussi des êtres humains et les patients, élèves, stagiaires ont besoin d'êtres humains qui les regardent, qui sont impliqués. Cela ne veut pas dire : être impliqué au point de vivre la mort, la douleur, la difficulté de l'autre. L'intelligence clinique revient à la fois à être impliqué et désimpliqué, être touché mais n'être pas envahi. On n'est jamais à la bonne distance. C'est un travail constant que d'être à la bonne distance, mais un tel travail permet au professionnel comme à l'autre de ne pas payer un prix trop lourd.

Rapport au savoir

Le sens clinique lie nos connaissances pointues à notre intuition, il requière notre capacité d'observation et de nombreuses mises en lien. Avoir le coup d'oeil, avoir aussi la mémoire de ce qui s'est passé avant avec cet élève, ce patient : être capable de faire émerger des observations faites il y a longtemps, pour percevoir un changement, pour tenir compte d'un élément nouvellement apparu. Processus cognitif de prise d'information et processus affectif de participation à la globalité de la situation.

Le sens clinique exige de n'être pas centré sur soi, de pouvoir écouter ce qui se passe et surtout de ne pas croire en un savoir préalable que l'on appliquerait, quel que soit l'événement. Les situations cliniques remettent souvent en question notre savoir : cela est intéressant, parce que nous avons à inventer sur le moment. Notre savoir préalable nous permet de nous guider, mais la solution inventée sera peut-être une solution différente de ce que nous pouvions prévoir, par le fait que nous avons pris en compte plusieurs paramètres de l'instant. Cette intelligence interroge notre rapport à notre savoir, nous enjoint de réfléchir sur son utilisation au vu de la situation : si, par exemple, l'on est aveuglé par notre savoir on risque de manquer le but. Dans la filiation de l'herméneutique, nous sommes, davantage dans un essai de compréhension que d'explication.

Lorsqu'on parle ainsi de sens clinique, on en vient inmanquablement à l'idée qu'il serait nécessaire de posséder certaines qualités humaines. Ce sont des termes tels que "empathie, respect d'altérité, capacité de comprendre, de se décentrer, capacité de prendre de la distance, repérage par rapport à soi et à l'autre, savoir où chacun se situe". Qualités ou vertus d'être : "cohérence, constance, fiabilité, sollicitude, patience, générosité, respect, non confusion...", mais ces qualités sont-elles 12suffisantes ? Ne sommes-nous vraiment

que dans l'être ?

Il existe bel et bien une perversion du savoir, quand celui-ci se réduit à une rationalité déconnectée de l'affect et qui ne s'engage pas dans une réflexion sur l'éthique de son usage; quand allié à technicité le savoir rime avec froideur, absence de sentiments, fonctionnalisme. Mais il existe un autre cas de figure, où l'accès aux connaissances touche à la fois la raison et le coeur. Plus nous apprenons, plus nous développons nos qualités d'être et de savoir. Ce serait mon idéal. A travers l'accès aux connaissances, nous construisons des qualités humaines. Ces qualités, sont-elles forgées par l'éducation, par l'exemple d'adultes ? La morale et la religion n'y suffisent pas. Il s'agit peut-être bien de l'influence de l'éducation, et surtout d'une construction psychique permise par ceux qui transmettent cette sagesse du savoir, comme sublimation "réussie" et non en tant que construction défensive¹. Quand le savoir est quête de compréhension, lorsqu'il est pris fondamentalement dans les exigences d'une communauté, alors il permet à l'être humain de grandir dans son humanité.

Il serait plus simple de ramasser le tout dans le terme de "qualités personnelles", ce qui n'explique rien. Quelle éducation pour que ces qualités soient authentiquement construites ? Quel parcours ? Quelle présence actuelle au monde et à soi-même ? Une réflexivité sur nos actes, sur la dimension de ce que l'on fait; la capacité de nous remettre en question, de n'avoir pas toujours raison; l'acceptation de nous confronter aux autres : autant d'éléments de base. D'une profession à l'autre, il me semble y avoir même des constantes : un haut degré de connaissances des éléments en jeu; cet intérêt d'être pris pour une situation; une conscience de la responsabilité que l'on exerce; une manière de ne pas nous sentir tout puissant ou capable à soi seul, avec une nécessité de mesurer à chaque fois nos possibilités et nos limites dans telle ou telle situation.

Posture

Reprenons. Face à une situation professionnelle, nous mettons en mouvement toutes nos connaissances pour y prendre des décisions adaptées à sa particularité. Nous mobilisons nos connaissances dans un rapport à un autre vivant pour permettre à la situation dans laquelle il est pris - maladie, difficulté scolaire, professionnelle - d'évoluer. Donc nous sommes tout à la fois rationnel et intuitif. Nous cherchons à être présent au problème rencontré et trouver un chemin qui s'avère parfois après coup avoir eu des effets d'évolution. Là où il y avait souffrance, énigme, difficulté, répétition, incompréhension, danger, mise en péril, là où un être humain ne semblait pas pouvoir résoudre à lui seul

¹Enriquez (E.) "Idéalisation et sublimation", in *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Desclée de Brouwer, 1997.

l'énigme dans laquelle il se trouve pris, un professionnel avec lui construit les moyens, les outils pour qu'il ne reste pas accroché à ce qui le met en danger. Découverte de l'origine des maux du corps, intuition de ce qui freine la capacité de s'approprier une connaissance : un professionnel et un patient sont aux prises avec une même souffrance et l'un ne peut "réussir" sans l'autre. Cela convoque notre capacité de prendre en compte l'ensemble des facteurs, de ne rien négliger, de pouvoir discriminer les éléments, de leur donner du sens, d'estimer l'importance ou pas de tels ou tels facteurs par rapport à la situation, et surtout de le réaliser en situation, dans la relation ou dans ce qui se passe. Dans l'instant, émerge une décision, une parole, une question qui fait sens à l'un et à l'autre, dont on s'aperçoit après coup qu'elle était effectivement structurante.

Cette mobilisation d'un sens clinique rejoint certaines postures philosophiques que l'on retrouve dans l'herméneutique ou dans celles que développe Nathalie Sarthou-Lajus dans son ouvrage *L'éthique de la dette*¹, quand elle souligne que notre intersubjectivité se fonde sur une dette : la dette inscrit la dépendance à l'autre comme fondement de notre intersubjectivité; la reconnaissance de notre faillibilité y est nécessaire. On rejoint ce que Morin développe autour de notre acceptation de l'incertitude, de notre capacité de jeu avec l'imprévu. Cela nous pousse aussi à questionner notre conception de la rationalité ou du rapport entre la rationalité et l'action, pour saisir justement la limite d'une rationalité scientifique dans l'action sociale et intersubjective. Nous avons besoin de cadres, de dispositifs, de garde-fou, nous avons besoin de penser rationnellement. Mais ensuite l'action à visée juste ne peut s'y réduire, s'y conformer, s'y couler sans autre forme de procès. Nous avons à réhabiliter l'inventivité qui fait rupture avec nos savoirs, à intégrer l'imaginaire qui exige que nous osions et ne soyons pas frileusement abrités derrière nos savoirs et à accepter notre impuissance.

Nous avons également à accepter notre solitude dans l'action. Lorsque nous agissons, personne ne peut agir à notre place. Solitude et implication, solitude et éthique de la responsabilité. Notre subjectivité est fondamentale, elle n'a de sens que dans le lien que nous entretenons avec la terre, avec les autres hommes. C'est le lien qui nous fait dépasser le clivage entre l'objet et le sujet. Le sujet n'existe que dans la relation à l'objet et l'objet que dans la relation que le sujet entretient avec lui. L'intersubjectivité, le lien sont ce qu'il nous faut préserver pour ne pas entrer dans une objectivation nous faisant perdre le sens de nos responsabilités et de nos devoirs.

Nous sommes emmenés sur le terrain de l'éthique, c'est-à-dire là où nous agissons alors que nous sommes face à des indécidables; là où le bien et le mal ne sont pas tranchés; là où personne ne peut savoir avec certitude; là où nos gestes ne sont jamais "justes" à eux seuls. C'est toujours dans une interrelation entre notre geste et son effet que se dessine après coup son véritable sens. Être dans la responsabilité de nos actes, c'est en accepter les conséquences même si nous ne les avons pas prévues telles. Un acte n'a de sens et de valeur que dans ce que l'autre m'en dit. Si cela nous laisse solitaire, cela nous délivre aussi de vouloir à tout prix faire juste tout seul, de trouver le bon outil, celui qui nous garantirait *a priori* l'efficacité de notre geste. Nous y gagnons de l'humilité et du réalisme. Chercher l'authenticité de nos gestes plutôt que de faire juste, aurait davantage d'effet face à l'autre, semble-t-il.

Voilà donc les repères avec lesquels je travaille.

Et l'accompagnement ?

L'accompagnement rejoint-il ces repères de la démarche clinique ? Parfois oui, parfois non. Dans une relation professionnelle à l'autre, accompagner se spécifie en comparaison avec d'autres termes. On parle de "prise en charge", de "transmission", ou de contrainte, ce n'est évidemment pas la même chose qu'accompagner. Accompagner, serait aller avec, être à côté de, donner une place à l'autre, partir de l'autre et pas de soi. "Aller avec" évoque un professionnel qui se déporte sur le chemin de l'autre, il est là présent à permettre qu'un autre traverse l'épreuve, ou un moment, ou un événement; cet autre pourrait ainsi "compter sur", on mettra à son service le savoir que l'on possède. Accompagner signifierait que l'on a intégré le fait que l'on ne peut pas agir et décider à la place de quelqu'un, que dans certains registres de la vie on ne peut pas contraindre, et qu'il faut "aller avec", dans le mouvement imprimé par un autre. Avec accompagner, on s'éloignerait de la prise de pouvoir qui peut advenir si facilement dans nos métiers.

En comparaison, "prise en charge" peut en effet sonner comme la désappropriation de l'autre quant à sa liberté et son autonomie : on le prend sur notre dos; on gère sa vie, on le prend en charge, il est livré à nos mains, notre savoir et compétence. On le tient pour ignorant, faible, en difficulté, en ignorance, bref un pauvre. On sait mieux que lui ce qu'il doit faire ... Tant et tant d'exemples nous sont donnés dans l'espace de l'enseignement ou de l'entreprise où il y a lutte et non accompagnement, où il y a humiliation et non aide au "passage vers", où le pouvoir est utilisé au dépens d'un autre, où l'un se sent manipulé. Tant d'exemples où le travail est nié, où l'un est rendu fou par la non fiabilité de qui il dépend, où 15 l'un devrait être autrement qu'il n'est.

Certains enseignants refusent de travailler avec les adolescents d'aujourd'hui parce qu'ils ne sont plus comme avant et ils refusent d'aller les chercher là où ils sont pour les mener au savoir et ont, parlant d'eux, un langage de destructivité, de guerre. A ce langage, nous y sommes entraînés lorsque nous avons peur, lorsque nous sommes en rivalité, que nous sommes déstabilisés, dans un pays inconnu alors qu'il devrait nous être familier, lorsque notre identité est bouleversée. Beaucoup de professionnels de l'humain éprouvent cette fragilité identitaire, cette difficulté à accepter que le métier appris se transforme. Il n'est donc pas ici question d'accompagner, mais d'exister en opposition à l'autre pour n'être pas entraîné croit-on dans la destructivité de soi. Voilà ce d'où il nous faudrait nous éloigner, et qu'accompagner promet.

C'est une évolution que l'on peut souhaiter à tous ceux qui n'estiment pas certains autres, qui les traitent en ennemis. C'est une évolution, face à ceux, nombreux - professionnels de l'enseignement par exemple - qui ne considèrent un autre que comme un objet, ne le tiennent capable que de résistance et de passivité, qui n'entrent pas dans l'intersubjectivité, mais se défendent de lui en le dévalorisant et l'humiliant. Aujourd'hui au niveau de l'enseignement, nous assistons parfois à une fracture, face à face de violence, où règne l'irrespect de part et d'autre, où la transmission du savoir est rompue, où la destructivité est à l'oeuvre : "C'est moi ou toi". On parle de guerre et pas d'accompagnement. On parle d'exclusion et non de reconnaissance. Le dialogue est bloqué et l'autre en devient insupportable.

L'accompagnement exige au contraire une intersubjectivité, un travail sur soi dans le rapport à l'autre. Nous sommes dans des termes que nous vivons comme positifs : responsabilité, altérité, écoute, respect, sollicitude, reconnaissance; ce sont des termes qui nous viennent de loin, que nous habitons aujourd'hui et qui peuvent être ceux autour desquels se lient des auteurs qui viennent d'horizons différents. C'est une posture dans laquelle il n'y a pas d'égalité mais recherche d'une équité, qui prend en compte les forces des sujets, même des plus démunis et s'interdit de faire à la place. Donc accompagner décrit un acte qui serait éminemment positif, valorisant pour les professionnels, faisant appel à des qualités d'être, et des compétences relationnelles dont on ne voit pas qui pourrait refuser qu'elles soient les finalités de nos formations.

Oui, mais

Nous en sommes là, j'en suis là. Je me suis battue pour que l'on reconnaisse ce quotidien professionnel, la relation à autrui comme devant être pensée; je me suis battue pour que le pouvoir nu de nos relations professionnelles soit sorti de l'ombre, pour que se mettent en 16place des espaces de parole, des espaces

d'accueil. Nos métiers de l'humain auraient une mission minimum, celle de ne pas rajouter de la destructivité à la destructivité inhérente à la vie en commun. La posture de l'accompagnement baigne dans ces eaux-là. Elle n'est pas du côté de la prise en charge, du rejet, de l'infantilisation, de la rationalisation justifiante, de l'exclusion. Elle exige aussi cette intelligence de l'action, telle que je l'ai décrite.

Tout cela renvoie à une position que nous pourrions avantageusement occuper dans le sens du bien, du bon droit. Nous pourrions nous sentir mieux que d'autres, justifiés que nous serions dans notre mouvement éthique. Nous pourrions avoir l'impression d'avoir acquis quelque chose d'indispensable qui va vers le progrès. Pourtant certains se méfient de ce terme d'accompagnement, par exemple dans l'enseignement spécialisé. Parce qu'il servirait de leurre, qu'il occulterait les positions institutionnelles respectives des acteurs en présence. Comme si l'un se mettait simplement au service de l'autre, en gommant tous les enjeux normatifs de nos professions, tout en faisant comme si l'essentiel était dans une relation duelle et que les forces extérieures, les forces sociales n'exerçaient aucun champ d'influence.

Nous pourrions - je pourrais - donc en rester là. Mais trois événements récents m'ont poussée ailleurs. Je me suis mise en colère - plus contre moi que contre les autres -, mais de colère je n'en éprouve malheureusement pas assez souvent et c'est pourquoi je les tiens dans ma vie pour des événements.

2. Le risque d'une délégation

Un jour, une enseignante vint me dire qu'elle est confrontée à une situation avec laquelle elle a de la peine, elle ne sait que faire : un enfant de sa classe vient de perdre sa mère, et cela éveille beaucoup d'angoisse dans la classe, parmi les parents, et même dans l'école. Comment s'y prendre pour ne pas faire mal ? J'aurais dû être contente. La mort d'une mère ne passait pas inaperçue, ce n'était pas le silence et le "faire comme si rien ne s'était passé", on recherchait des gestes sensibles à poser ou des paroles à donner. Pourtant après coup, je me suis fâchée. Peut-être n'était-ce qu'un prétexte et que bien d'autres événements antérieur m'y avaient menés. Comment cette enseignante, justement avec sa sensibilité, ait eu la nécessité de me demander comment s'y prendre ? Fonction de réassurance de ce qu'elle savait déjà ? Demande légitime dans le cadre d'une profession ? Peut-être. Ne serait-ce cependant pas aussi là un témoignage d'une désappropriation progressive du savoir de la vie et de la mort par des spécialistes sans lesquels on ne peut plus se risquer à agir et à parler ? Avec, pour moi l'évidence que chacun d'entre nous aurait à être compétent sur la vie et la mort.

On délègue à d'autres qui savent. Il en irait de même pour la violence et notre sentiment d'insécurité où nous demandons de plus en plus à l'état de nous protéger, car nous ne sommes plus capables de le faire par nous-mêmes¹. Désappropriation d'un savoir par l'"expert" que je suis devenue, avec en contrepartie moins de confiance de chacun en son propre savoir d'être humain. A quelle perversité du savoir sommes-nous parvenu ? C'est une lente évolution que les historiens ont traitée : désappropriation du savoir des mères, du savoir du corps, de la terre par les spécialistes, par ceux qui savent rationnellement. Et cela nous laisse pauvre, avec de surcroît une idéalisation du "savoir savant". Cela me renvoie à moi-même. Certes je me suis construite un savoir, je fais même des cours sur notre rapport à la mort, mais je me rends compte que j'ai fini - moi et d'autres de mon espèce - par déposséder le commun de ce qui est "le plus humain de l'humain", et que ceci est dangereux : dangereux pour le pouvoir que nous pouvons prendre, pour l'appauvrissement que cela peut signifier de la plupart, pour la responsabilité de chacun. Cette émergence de spécialistes - de la mort, de la maltraitance, de l'abus sexuel - ne serait pas que positive. Même si en clinicien, nous nous obligeons à redonner notre savoir, à ne pas le garder pour soi; nous risquons de leur voler la confiance en leurs gestes d'humains.

L'accompagnement n'irait-il pas dans ce même mouvement où chacun ne pourrait plus traverser les épreuves de vie pour lui-même et avec ses proches mais devrait faire appel à un spécialiste ? Mourir engagea très tôt un accompagnement, pour qu'on ne meurt pas seul, pour que la peur ne l'emporte pas. Qui peut aller contre cela, contre cette humanité qui ne laisse pas mourir abandonné ? Mais qu'est-ce à dire que de devoir recourir à des professionnels ou des bénévoles pour être au côté de celui qui réalise son dernier passage ? Le savoir de la mort n'est pas une expérience, souligne Hans Jonas², puisque nous ne pourrions pas le mobiliser une seconde fois. Nous sommes ignorants, notre solitude est humaine puisque nous sommes irréductiblement seul face à cette épreuve. Accompagner signifie tout de même que l'un possède un savoir qui peut guider l'autre, l'empêcher d'aller là où il ne faut pas. Par exemple, un guide accompagne-t-il ses clients, ou les mène-t-il, leur évitant des erreurs qui pourraient être dangereuses ? Personne ne peut mener vers la mort, puisqu'un seul en fera l'épreuve.

Si la position d'accompagnement se généralisait, se serait peut-être dans ce mouvement de délégation du savoir de notre corps et de notre vie, qu'elle soit professionnelle ou privée. En quoi ma vie doit-elle être constamment

¹Lagrange (H.), *La civilité à l'épreuve*, PUF, 1995. 18

²Jonas (H.), *Le droit de mourir*, Rivages, 1996.

accompagnée ? Est-ce là sagesse parce que nous ne pouvons pas savoir sur tous les domaines, parce que nous avons la capacité de demander et de nous mettre en dépendance, en juste reconnaissance de ceux qui peuvent nous aider ? Ou est-ce une désappropriation, une fuite de notre solitude et de notre savoir de la vie ? Pas de réponse univoque, mais nous voyons apparaître là une tension entre des contraires.

Si tout le savoir de l'humain, de la vie et de la mort, est aux mains de spécialistes, comme moi comme vous, qu'en résultera-t-il à terme pour les autres, précisément là où notre compétence à vivre est singulière et inaliénable, où chacun est concerné dans sa quotidienneté d'être humain ? Que le savoir accumulé de la science et de la technique ait des retombées bénéfiques sans que nous ayons besoin à chaque fois d'en avoir la maîtrise, certes mais cela ne nous ôte non plus la responsabilité d'être attentif aux retombées qui mettent en péril, notre avenir d'humain. D'autant plus lorsque nous sommes sur le terrain de la relation à soi et aux autres. Parfois j'ai envie de me taire, ou tout au moins de reprendre très scrupuleusement le devoir de tout clinicien : restituer notre savoir à ceux qui nous ont permis de le constituer, c'est-à-dire à tout un chacun. Avec cette quasi certitude: nous participons à une évolution qui n'est pas que positive, pas si bénéfique qu'on pourrait le croire pour la responsabilité de chaque humain.

3. Un respect inhibiteur

L'autre événement date de fin juin dernier. Je travaillais sur la violence avec des formateurs de la MAFPEN de Grenoble. La première journée n'était pas franchement réussie pour différentes raisons, tenant également à moi. Alors je leur demandai de travailler par groupe et d'écrire ce qui dans leur métier de formateur était ressenti comme violence; où et comment ils s'y confrontaient; ce qu'ils voulaient finalement savoir. Le soir, ils m'ont remis leur texte pour que je puisse y travailler pour le lendemain, et là j'ai été stupéfaite. Ce sont des personnes dont j'estime le travail, qui font des supervisions, des journées de formation, que je tiens pour des personnes sensibles, respectueuses, ayant passé pour certains par la psychanalyse, pour d'autres compétents en pratiques corporelles. J'avais qualifié ce qui différencie la violence et de l'agressivité, soutenu que la violence peut être définie comme l'intention consciente de nuire. Mais lorsqu'il leur a fallu exprimer en quoi cela les concernait, il en est ressorti ceci : premièrement, le fait d'imposer des dispositifs à des stagiaires leur paraissent parfois comme une violence qu'ils leur faisaient subir; et deuxièmement, lorsque les stagiaires refusaient leur dispositif, ils en ressentaient de la violence faite à eux-mêmes.

Je résume évidemment, mais qu'en ai-je retiré ? Nous sommes parvenus à un tel respect de l'autre que l'on n'ose presque plus y toucher. "Respecte-moi", devient : "Prends moi comme je suis", "ne me demande rien", "ne me bouscule pas", "laisse-moi où je suis avec ceux qui me ressemblent", "aime-moi mais comme je suis". "Tu me dois le respect", semble pour finir signifier : "je suis suffisant et ma rencontre avec toi ne changera rien à ce que je suis". Si nous lui devons le respect, alors pouvons-nous exiger de lui quelque chose, lui imposer ce qu'il ne veut pas de prime abord ? Nous ressentirions comme violence tout ce qui n'entre pas dans notre monde, et vice versa. C'en est fini de la rencontre. Mais au fond qu'est-ce qui nous permet de grandir, d'apprendre ? C'est bien d'être poussé, d'être dévoyé, d'être tiré hors de nous-mêmes, d'être séduit par ce que l'on n'est pas ? Or un respect pris au pied de la lettre nous interdit de bousculer cet autre, de vouloir autre chose de lui; on tient compte de son "je ne veux pas" émis en premier parce qu'il a peur, parce que l'effort demandé le tire de sa tranquillité. De là, les gestes de la rencontre, les dispositifs proposés peuvent être ressentis comme violence.

En ce point nous sommes arrivés, certains chercheurs tentent de l'appréhender : où le droit des minorités, le droit sans devoir, créent une paralysie de la rencontre, un évitement d'une confrontation d'où nous ne sortirions pas indemnes. Nous sentons bien la difficulté où nous sommes. Le droit des enfants, qui peut s'y opposer ? Le droit des minorités ? Le respect de ce que je suis ? Certes, mais n'allons-nous pas "crever" de rester en nous-mêmes, respectés pour ce que nous sommes ? On ne nous apportera rien qui ne puisse désormais nous troubler. Si nous considérons notre histoire, c'est d'avoir été tirés de nous-mêmes que nous avons acquis certaines de nos qualités ou talents. C'est d'avoir été poussés que nous ne nous sommes pas contentés de notre sort. Certes, nous avons aussi été soumis à de l'irrespect quand on ne nous a pas entendus, quand on nous a fait taire. Par quoi se différencie la rencontre qui nous tire hors de nous-mêmes et celle qui nous laisse là où nous sommes ? Y aurait-il une "violence" bénéfique ? L'être humain ne se construit que dans le contact avec l'autre, et ce contact passe par la confrontation et le bousculade.

Nous sommes livrés aujourd'hui à deux tendances. La première violente, humilie et détruit. La deuxième impose un respect et une tolérance qui peut laisser un autre dans sa suffisance et qui ne lui permet pas d'évoluer. Dans l'une nous avons les paramètres propres à une prise en charge ou à la chosification de l'humain; dans l'autre, ceux de l'accompagnement qui peuvent entraîner à une paralysie de notre action à force de respect. Je caricature les extrêmes, sachant que nous sommes toujours soumis en même temps à des contraires, et que nous passons de l'un à l'autre, si nous 20de trouvons pas d'autres échappées.

La rencontre

Si je considère “ma vie”, elle est faite d’angoisse, d’incertitude, de désarroi profond, d’incompréhension, d’affolement quant à ce que je vais devenir, d’hésitations, de doutes, de révoltes, d’oppositions, de fuites, de sentiment de vide. J’y ai rencontré des personnes, des professionnels. Ils étaient là, et parfois ils m’ont bousculée. Même certaines de leurs phrases négatives ont finalement été positives. Je me souviens plus précisément de deux médecins qui ont - selon mes critères actuels - commis une erreur professionnelle, l’un en faisant un diagnostic psychique en quelques minutes, et l’autre en me le révélant. J’avais 20 ans. Ma révolte et mon refus m’ont poussé à prendre des décisions, dont après coup je peux dire qu’elles n’ont en tout cas pas été négatives. Elles ont orienté radicalement mon devenir. J’ai rencontré des personnes qui ne m’ont presque rien dit - comme Michel de Certeau - mais auprès de qui j’ai appris, j’ai pris et forgé mon éthique, auprès de qui j’ai ressenti mes insuffisance et mes fausses prétentions. Chacun dans notre vie, nous pouvons nommer ceux qui furent importants, personnes savantes ou pas. Leur colère, leur conflit, leur refus, nous ont permis d’avancer un peu.

Qu’est-ce qu’une rencontre ? Cela arrive entre deux êtres, sans pouvoir être programmé. Cela transforme comme dans un dialogue vrai qui nous laisse autre après que nos mots aient été échangés¹. Tous les professionnels peuvent être des êtres de rencontre. Bien des biographies relatent ces rencontres sans lesquelles nous ne serions pas devenus ce que nous sommes. Camus et son instituteur, par exemple². Nous avons une dette à honorer, non pas dette impayable, mais dette envers certains autres. On peut souhaiter à tout un chacun dans sa vie de pouvoir rencontrer. Les adolescents qui sont revenus de leur dérive l’ont fait souvent parce que quelqu’un fut là, ne les laissant pas où ils étaient, ayant confiance en eux, les poussant, bousculant. Ce n’est pas théorisable, ni rationalisable. Cela appartient à ce qui échappe, et devrait échapper à toute programmation. Nous sommes là, et quelque chose éclate. La présence de l’autre ne nous laisse pas tranquille. Il nous a peut-être “accompagné”, mais de sa place il a voulu ce que nous ne pouvions pas faire tout seul. Il nous a inscrit au collège alors que nous venions d’un milieu pauvre. Il nous a dit : “Tu pourras”, alors que tout énonçait le contraire. Cette rencontre appartient au domaine de l’humain; de la nuit des temps, on en a fait le récit; demain elle devrait toujours pouvoir avoir lieu. Nous sommes cependant mis devant une énigme. Quelles particularités psychiques ou quelles circonstances nous permettent de prendre d’un autre tel ou tel élément que nous pouvons mobiliser

¹Gadamer (H.G.); "L'inaptitude au dialogue", in *Dialogue et vérité*, Gallimard, 1995.

²Camus (A.), *Le dernier homme*, Gallimard, 1994.

pour notre propre vie ? Si des structures extérieures mises en place sont indispensables pour qu'un événement advienne, ensuite il faut qu'autre chose arrive pour que cette structure fasse office de possible passage.

La vie singulière ne souscrit pas seulement aux statistiques. Moi, petite fille d'horloger jurassien, il y avait peu de chance pour que je devienne enseignante à l'université. Et si un orienteur professionnel - il y en eu effectivement un - m'avait imposé de faire un projet réaliste, je ne serais jamais là où je suis. Il s'agit d'un dangereux projet "scientiste" que de vouloir rationaliser le devenir humain, de se fonder sur des connaissances justes en terme de tendance, mais qui sont fausses dans la singularité d'un trajet. Nous touchons ici à l'opposition d'hypothèses qui nous tire entre déterminisme sociologique et poétique humaine. En tant que professionnels, si nous ne devons pas nier l'emprise des déterminismes, nous avons aussi à tabler sur l'exception que scelle justement la rencontre. C'est parce que nous avons entendu un jour à la radio une musique, que nous en avons été passionné et qu'elle oriente notre vie. Il importe qu'il y ait des structures, des techniques, des possibilités, pour qu'un humain puisse y trouver ce qui sera une partie de sa vie. Ces occasions nous permettent de nous y greffer, et de découvrir ce qui va nous mobiliser. L'autre nous le rend possible en ne respectant pas ce que nous sommes, nos habitudes, nos replis sur nous-mêmes. Cela s'appelle culture, système symbolique, dont chacun a besoin et qui ne sont pas constitués que de matérialité mais pas non plus que immatérialité.

Nous sommes confrontés à des énigmes, c'est-à-dire à du vivant : comment la négativité de la réalité rencontrée ne nous a-t-elle pas étouffée ? Comment à partir d'elle nous sommes-nous construits, avec les repères culturels qui étaient les nôtres ? Et comment certains furent-ils détruits par cette réalité ? La vie exige que nous nous confrontions, la vie sociale ne donne rien mais prend beaucoup. Et nous butons toujours sur le mystère de ce qui, dans la destruction, peut devenir beauté humaine; et dans la construction, devenir destruction. Les adolescents aujourd'hui payent de ne pas rencontrer des adultes présents, qui ne soient pas vides de projet d'abord pour eux-mêmes, qui ne leur renvoient pas une image sans tain.

Je tient à une pédagogie de l'occasion, où justement notre sagesse pratique nous convoque. Pédagogie de la rencontre à laquelle on ne se forme pas spécifiquement, pédagogie d'une présence où l'un tient. On a besoin d'êtres humains qui tiennent, qui ne s'affolent pas, ou qui n'en rajoutent pas dans la difficulté; qui tiennent face à un autre en épreuve de vie; qui ne fuient pas, et "poussent" sans envahir. Nous avons besoin de quelqu'un qui nous projette ailleurs, qui ne nous laisse pas tranquilles parce qu'il respecte notre minorité.

C'est là un de nos paradoxes : *comment respecter en bousculant ?* Nous avons peut-être à retrouver les vertus du conflit - et je le dis d'abord pour moi-même - nous qui nous sommes battus pour la pacification des relations humaines. Accompagner peut se cristalliser parfois dans l'image d'un cheminement côte à côte, façon d'éviter l'affrontement et donc forcément la rencontre. Quand nous nous mettons au service de l'autre, quand nous sommes à son service, il n'y a pas de rencontre entre deux êtres, puisque l'un s'efface pour que l'autre puisse respirer. Ce serait là une possible dérive.

4. Les pièges d'un "être bien ensemble"

Les formateurs de la MAFPEN parlaient de cette violence ressentie lorsque certains stagiaires s'opposaient à ce qu'ils proposaient : "un autre m'attaque, il s'oppose à moi, ne veut rien de ce que je lui propose, il me fait échouer, ne m'obéit pas, il ne joue pas mon jeu, me prend en défaut, il n'est pas là où il devrait être, il me résiste, m'insulte, me nie, il me raye, ne reconnaît ni moi ni mes bonnes intentions..." Au fond nous ne supportons plus de travailler qu'avec ceux qui nous ressemblent, nous acceptent. Et je m'inclus évidemment dans ce nous. Nous ne supportons pas la différence, le refus, la résistance et nous la subissons comme violence. Nous ne le supportons plus, nous ne pensons plus que c'est la normalité d'une rencontre entre des êtres différents. Les enseignants se plaignent ainsi des adolescents; les formateurs, des stagiaires. Alors on rêve de ne travailler que sur demande, qu'on nous choisisse parce qu'on est d'accord avec nous et qu'ainsi nous puissions sans tension travailler ensemble. C'est notre idéal. On vient nous chercher, on sait qui nous sommes, donc pas de surprise et l'autre ne peut pas me nier, tout au plus sera-t-il déçu.

On dit que l'on ne peut pas imposer un accompagnement. L'autre est donc d'accord, il nous accueille comme le sauveur ou presque, et là tout va bien. On correspond à ce qu'il souhaite. Mais si tout d'un coup ça se grippe, que devient l'accompagnement : quelle porte de sortie, quel garde-fou lorsqu'il y a conflit ? Vers quel rejet ira-t-on parce que un autre n'a pas compris nos bonnes intentions ? Notre difficulté signe notre lien à l'autre, notre refus de la différence, de la confrontation, de l'opposition nécessaire puisque nous sommes différents, alors que par ailleurs nous ne cessons pas de faire l'éloge de la différence.

Le contexte de l'accompagnement risque d'éluder ce que nous fait subir l'autre, cette part de la relation. Pour accompagner, il faudrait que l'autre le demande; il faut de la demande, sinon il n'y a pas d'accompagnement. Certes, et c'est juste. Mais comment travailler avec des personnes qui ne demandent rien, qui sont en résistance passive; 23qui ne nous veulent pas, sont repliés sur

eux-mêmes; qui, niant l'autre, n'entrent pas en relation. Ceux que nous avons élevés avec nos principes qui tendaient à les soustraire à la répression et au non respect, ceux à qui on a donné beaucoup et beaucoup de choses matérielles, ceux à qui on a voulu épargner d'avoir à souffrir, de se confronter à des limites, à des interdits, que l'on a parfois laissés dans la toute puissance..., ceux-là sont dans des difficultés psychiques qui ne ressemblent pas aux nôtres. Marcel Gauchet¹ et bien d'autres cernent ces souffrances psychiques : ce vide particulier, cette hantise de la solitude, cette toute-puissance destructrice, cette douleur du rapport à l'autre, la perte d'une intériorité², branchés qu'ils sont sur des valorisations externes et non plus internes. Ils ne nous ressemblent pas, nous qui avons besoin pour nous y repérer, qui valorisons l'intériorité, les valeurs de soi et de l'autre. Nous aurons à travailler avec eux qui souvent ne demandent rien, et là l'accompagnement trouve peut-être sa limite, même si on oeuvre dans un premier temps à faire rendre possible cette demande lorsque nous en avons le temps. Nous aurons à fréquenter ceux qui refusent tout travail psy, parce qu'ils réagissent contre ce qu'on leur a imposé parfois très tôt.

Comment travailler avec des êtres qui sont dans la haine, la passion, le rejet, qui n'ont plus de repères ni dans le passé ni dans le futur, ces êtres à qui le social dit non, ne reflétant à leur endroit que le vide, que l'absence de place ? On ne peut peut-être plus parler d'accompagnement. Nous sommes - en tant que professionnels - de plus en plus confrontés à travailler avec des êtres qui ne veulent pas, qui ne veulent rien, qui, par leur mutisme ou leur passivité se protègent, expriment une violence passive qui les fait fuir la relation, qui nient l'autre du dialogue. Suffira-t-il de les accompagner, ou faut-il chercher à les rencontrer, chercher là où il sont mobilisables, sans créer plus de résistance ? Ce qu'ils demandent, c'est une présence, une proximité, de ne pas les laisser là où ils sont, de croire en eux, de croire en leurs potentialités. Mais lorsque la réalité sociale empêche tout espoir, empêche tout détour, qu'y a-t-il à mobiliser comme ressources pour que les forces de destructivité extérieures et intérieures ne se conjuguent pas ? C'est à ce point que nous sommes. Il y a, particulièrement aujourd'hui, une destructivité à l'oeuvre. Le travail salarié sur lequel nous avons construit notre valeur, n'est plus un lieu structurant pour tous. La violence qui émerge nous signale que des êtres sont en détresse, en abandon de reconnaissance, en absence de futur. Il y aura forcément affrontement entre eux et nous. Nous avons conquis une intériorité, nous avons des valeurs qui privilégient le dialogue intérieur. Mais l'évolution historique, les circonstances actuelles semblent aller vers une externalisation et non vers une intériorisation.

¹Gauchet (M.), "La personnalité contemporaine et les changements des modes symboliques de socialisation", in *Travailler le social*, n°14, 1995-1996.

²Lagrange (H.), *op.cit.*

Nous allons très certainement assister à un refus de nos outils, une opposition à ce que nous tenons pour nos valeurs.

Nous avons, dans nos temps actuels où les forces destructives sont débridées, à rendre sujets ceux qui ne le sont pas, à les rendre responsables de leur vie malgré les impositions extérieures, à remobiliser leurs forces vives pour que le sens de la vie puisse se trouver et ne soit pas détruit. Avant on s'en sortait par une compréhension politique de ce qui nous arrivait; c'est ainsi que des personnes ont pu quitter le statut défavorisé qui était le leur, comprendre et "s'en sortir", avec la possibilité d'un déplacement social, qui est aujourd'hui rendu plus difficile encore. A travers le marxisme nous nous sommes affrontés, nous avons pu tracer la ligne de l'ennemi, et n'être pas seul. Maintenant cette médiation n'existe plus : à quel symbolique peuvent-ils se raccrocher pour comprendre et inventer dans les interstices pour trouver l'amour que chacun cherche, la reconnaissance, le plaisir de vivre, et mettre un frein à la destruction de soi et des autres ? Comment nous, professionnels, sommes-nous des pôles d'identification pour que notre reconnaissance de la dignité de leur existence puisse être un support pour eux ?

Nous avons mal à nos liens, à nos différences, mal pas avec ceux qui sont lointains, mais avec ceux qui sont dans notre proximité. Nous sommes contraints de rencontrer certains qui n'ont pas nos croyances, et on ne sait plus quoi faire avec. On rêve alors de n'être qu'avec ceux qui nous ressemblent. On peut s'effrayer de la montée des sectes, mais il nous est - moi y comprise - pénible de travailler dans une réelle différence. Ces oppositions, on les appelle violence, violence de ce que l'autre nous fait. Mais il n'est pas question ici de violence - dans la définition de l'intention de nuire consciemment - mais de la normalité de toute relation entre deux sujets qui se différencient.

Comment cette "colère" offerte par ces formateurs de Grenoble rejaillit-elle sur l'accompagnement ? Accompagner, ne serait-ce pas encore une de nos ruses pour ne pas nous sentir mauvais face à l'autre, pour éviter l'affrontement, pour esquiver la contrainte.

Obligé d'être bon

Nous souhaitons que le professionnel soit dans une conscience de ce qu'il fait, entre dans une réflexion de ses actes. Nous sommes dans la croyance que "si je réfléchis mes actes, alors je pourrai trouver le 'juste' geste". Réfléchir pour sortir de l'ignorance ou des préjugés; sortir de soi pour penser le rapport à l'autre : telle serait la responsabilité de l'acteur pour que ses gestes ne soient pas nocifs ou le moins possible, pour qu'ils n'entravent pas l'apprendre d'un enfant. Idéal d'un humain ²⁵réfléchissant, d'un humain s'éloignant de

certaines de ses *a priori* relevant d'une psychologie ou d'une sociologie naïve, idéal de la pensée et de l'acte pensé. Je ne peux pas affirmer que cet idéal d'homme et de femme réfléchissant ne soit pas celui auquel je souhaite que chacun tende. Mais ne contribue-t-on pas à l'illusion que l'homme pensant est nécessairement bon, rationnel et non destructeur ? D'autre part, lorsque je fréquente des êtres qui pensent leurs actes, qui ont conscience de leur responsabilité, de la vulnérabilité de l'autre; ils veulent - et c'est légitime - être dans le bien, dans le bon. Ils ne supportent alors pas d'être "mauvais" : je ne supporte pas d'être "mauvaise" pour l'autre. Dans la rationalité espérée, c'est une rationalité pour le "bien", et donc nous acceptons de moins en moins d'être en partie "mauvais".

J'ai de la peine à expliciter ma conviction. Certains enseignants provoquent - presque inconsciemment tant ils sont dans la certitude de leur geste - des catastrophes, blocages, refus d'apprendre, humiliation, rejet d'un autre. Eux non plus n'ont pas l'impression d'être destructeurs. Si l'autre se détruit, c'est au fond sa faute à lui. Ils supportent le mal qu'ils font, parce qu'ils le justifient par la mauvaise essence de cet autre. Ceux qui réfléchissent, cherchent dans les sciences humaines de quoi fonder leurs actes, ils ont la hantise de faire mal. Et ce faisant ils se paralysent. Ils paralysent leur action humaine. D'autre part, j'ai l'impression qu'un enfant ne grandit que s'il rencontre à la fois de la sollicitude mais aussi quelque chose de négatif avec lequel il doit faire. Autant au niveau des parents que des enseignants "réfléchis", on tente de fuir tout mauvais pour n'être jamais à cette place, mais pour l'autre, ce "trop bon" peut devenir mauvais.

En un mot : comment dans l'idéal du professionnel réfléchissant, peut-on intégrer cette part que j'appellerai "négative" plutôt que mauvaise ? J'ai l'impression que cette négativité ne se réalise que dans l'inconscience, et qu'alors elle peut s'avérer destructrice. Il y a une part de *négativité* qui est nécessaire à la rencontre humaine, et cette part de négativité n'est pas "rationalisable", elle est refoulée de l'idée du professionnel réfléchissant. Et on va vers des professionnels qui ont tellement peur d'être "mauvais" qu'ils n'osent plus prendre le risque de la rencontre, le risque de la confrontation, le risque de tirer l'autre de là où il est.

J'ai voulu me battre contre une destructivité à l'égard d'un autre, par méconnaissance, par refus d'entendre ce qui se passe dans l'intersubjectivité. Et il me semble maintenant qu'il y a une négativité qui est nécessaire, mais qu'on ne peut pas penser. On ne peut pas dire : "soyons négatif", parce que ce négatif peut n'être pas destructeur mais ²⁶constructeur. Et comment savoir s'il est destructeur ou pas ? Comment ²⁶penser être "négatif" pour que l'autre

puisse sortir de lui-même? Il y aurait une négativité constructive et une négativité destructrice ...

Je recommence. Il me paraît que l'idéal d'une pensée réfléchie nous empêche d'être et de permettre que l'autre se confronte à quelque chose qui peut faire mal, et néanmoins qui est nécessaire. Mais avancer cela, n'est-ce pas intolérable, irresponsable, aventureux ? Immédiatement j'ai peur de faire l'apologie de l'inconscience, de la destruction et de l'irrationnel. Ce n'est pas cela, mais la crête est mince où la bascule entre le constructeur et le destructeur se fait. Je sens que nous touchons une limite, pourtant je suis persuadée que l'on ne devient pas soi-même sans avoir fait l'épreuve de cette négativité. Bien sûr il existe des gestes à bannir définitivement comme l'humiliation, le rejet, l'assujettissement.

Je reprends une fois encore tant cela me semble difficile à exprimer. Il y a une *pacification* que j'ai voulue : tenir compte de l'autre, ne pas l'écraser avec notre présence ou nos intentions. Et pourtant cette pacification peut aller jusqu'à empêcher une rencontre où comme *rencontre* il y a *affrontement*. J'ai de la peine à exprimer cette contradiction. A la fois, je plaide pour une pacification, pour une conscience de nos actes, et à la fois je sens qu'il faut restaurer une culture du conflit et de la négativité. Cette contradiction, comment pourrais-je la traiter ? Dans quoi s'inscrit-elle : dans une altérité en acte, comme je dénomme la chose ?

Il y a aussi le soupçon que nous prônons une *fausse rationalisation*, que nos actes comportent de l'arbitraire et que nos décisions ne sont qu'après coup rationnelles. Que nous recherchons un trop plein de sens. Qu'est-ce que je cherche lorsque je prône une intelligence des situations singulières, une pensée dans l'action, une pensée accrochée à l'acte singulier ? Déni de l'arbitraire, et donc de la surprise et de l'imprévu ? N'est-ce pas encore trop me centrer sur ce qui se passe pour un professionnel alors que c'est l'ensemble du dispositif et de la rencontre qui est signifiante ? Cette intelligence ne peut se déployer que dans et à partir de dispositifs extérieurs, dans lesquels sont pris les protagonistes.

Une culture du conflit

Toute évolution signifie qu'il y a choc, affrontement, opposition. Aujourd'hui comme professionnels, acceptons-nous ce choc ? Accompagner tend vers une pacification des relations, on évite le conflit, on fait passer l'autre en premier, ce pourrait être une dérive. Pas à chaque fois, mais une tendance, qui - c'est une intuition - nous convient puisque nous occupons la place du bon objet, mais qui laisse l'autre sans confrontation. Que s'est-il passé pour qu'aujourd'hui effectivement, ²⁷ nous ayons rendu positives des valeurs

comme l'écoute, l'altruisme, et nous ayons déserté l'affrontement, le conflit étant vécu comme négatif ? Nous savons pourtant qu'aucun terme n'est positif ou négatif, mais nous opérons toujours ce clivage.

Il y a une évolution historique de nos mentalités, l'individualisation rend notre rapport à l'autre encore plus douloureux. Nous ne le supportons plus, nous sommes devenus susceptibles. Nous voulons être reconnus, respectés, et que l'autre n'empiète pas sur notre territoire. Le for intérieur, l'intimité, le repli sur soi, la perte de l'espace public, l'intolérance à tout signe d'affrontement, nous confrontent aujourd'hui à l'émergence chez ceux qui nous suivent, de tous les signes que nous avons cru éradiqués : la violence, la loi du plus fort, l'irrespect, l'incivilité, l'impossibilité de tenir l'autre comme un soi-même. Comme l'écrit Lagrange, nous avons perdu le courage, nous ne savons plus nous confronter physiquement. Notre volonté de pacification nous fait éviter tout affrontement, nous préférons le bonté, l'accompagnement. Et c'est là qu'ils viennent nous chercher. Accompagner pour moi dans ce contexte, c'est encore une manière possible d'éviter que l'on s'affronte, que l'on entre en conflit, non pour détruire l'autre, mais lui poser des limites, qui permettent qu'un espace de pensée puisse advenir, un échange se tenir.

Bien sûr, il s'agit de différencier. Il existe des publics qui sont malmenés par la réalité extérieure, qui ont perdu leurs repères, l'estime d'eux-mêmes, qui sont rejetés, qui n'ont pas les ressources intérieures pour trouver une valeur en eux-mêmes et qui dépendent de l'extérieur. Nous ne devons pas en rajouter. Un espace d'écoute leur est nécessaire. Un regard bienveillant, une reconstruction d'eux-mêmes dans notre regard leur reflétant autre chose que du vide et du négatif ? Oui, certes. Et pourtant nous savons par ailleurs que nous sommes peut-être en train de fabriquer des victimes, et que le statut de victime, s'il est nécessaire, est aussi enfermant. Puisque si victime vous êtes, alors on vous doit, il faut qu'on répare; la faute venant de l'autre, c'est à lui de réparer le dommage. S'identifier au statut de victime, comme certains professionnels y poussent, peut aboutir à une impasse. Quelque soit le trauma subi, toute personne a des ressources et c'est ces ressources qu'il faut aller chercher. Ceux qui sont dans des dettes impayables, ne peuvent que se détruire.

Quand s'en sort-on ? Lorsque nous faisons avec ce qui nous est arrivé notre histoire - resubjectivation de notre histoire -, et non pas lorsque nous nous identifions à notre trauma. Cela nous force à savoir où nous sommes, lorsque professionnellement nous nous sommes spécialisés dans l'accompagnement de certaines personnes en difficultés. Nous devrions entendre la critique que certains avancent actuellement à l'égard de la professionnalisation de la maltraitance sexuelle. Nous ²⁸ progressons dans le respect des personnes

et du corps contre la violence, mais les articles de loi peuvent se retourner contre ceux qu'ils sont censés protéger pour le bénéfice d'un professionnel qui en fait son gagne-pain et sa valorisation narcissique. Caroline Eliacheff¹ ose nommer la dérive possible des droits de l'enfant. Un certain usage de la loi fait des enfants des victimes, et casse ce qui est leur dépendance nécessaire pour grandir.

Il y a certes des enfants délaissés, entourés d'objets. Mais ce qui manque aujourd'hui, c'est le "manque" sans lequel on ne désire pas, on ne poursuit pas ce qui nous échappe. On n'apprend pas sans manque, sans avoir fait l'épreuve de la castration. La pédagogie institutionnelle l'a affirmé depuis bien longtemps, Francis Imbert et le GRPI² l'écrivent à travers leurs monographies : l'intelligence jaillit de l'énigme, du manque à comprendre et non du comblement et de l'adaptation toujours adéquate.

5. L'envers de l'endroit

Le troisième de mes événements-colère est constitué par la lecture d'un travail d'un de mes étudiants, formateur dans une École en soins infirmiers. Il racontait comment ils étaient partis du meilleur des théories, du respect des besoins des étudiants, qu'ils avaient mis en place des groupes de parole pour que les conflits puissent s'exprimer, mis au point des techniques pour que le groupe se forme, pour que les élèves-infirmiers puissent dire ce qui se passe. Et bien ils ont créé l'enfer, avec des personnes qui ne parlent pas, des tensions, des violences entre élèves et formateurs. Alors qu'il n'y avait de leur part que bonnes intentions, prise à la lettre du respect des paroles et des sujets, alors que tout avait été prévu, espace de parole et possibilité de revendiquer, l'échange a échoué, la parole donnée ne fut pas miraculeuse. Ils ont en quelque sorte imposé une liberté de parole à des personnes qui n'en voyaient pas l'utilité, ou qui la prenaient là où elle n'était pas prévue. Les dispositifs de médiation, comme le montre Francis Imbert, ceux qui fonctionnent en tiers, médiateurs symboliques des passions, n'ont pas fonctionné parce que tout avait été prévu d'avance et pas construit avec ceux qui en étaient les utilisateurs. J'assiste de plus en plus à la construction de violences dans des milieux qui veulent promouvoir l'écoute, l'analyse des besoins, le respect, la valorisation d'une parole qui circule. La valorisation possible de l'accompagnement peut être sur ce même registre. Nous sommes dans le juste, mais nous ne pouvons pas l'être tout seul. Si l'autre est ailleurs, nous avons à l'entendre.

¹Eliacheff (C.), *Vies privées. De l'enfant roi à l'enfant victime*, Odile Jacob, 1996.

²Imbert (F.) et le GRPI, *Médiations, institutions et moi dans la classe*, ESF, 1994; *L'inconscient dans la classe*, ESF, 1994; *Vivre ensemble*, à paraître.

Ici ce n'est pas une colère qui m'a prise, mais une inquiétude. Les postures, pour lesquelles je me suis battue¹ ne peuvent-elles pas contenir de la négativité ? Je le savais déjà. Une fois encore je perçois avec force ne pouvoir me mouvoir que sur le plan d'une visée éthique, c'est-à-dire sur une éthique des situations singulières, qu'il faut me méfier de tous les grands termes positifs que j'avance. Et travailler dans la singularité, car c'est là qu'un jugement peut être émis, une justesse trouvée. Dès lors il m'est venu qu'accompagner peut certes être une posture bénéfique, enviable comme nous l'avons vu, mais qu'il faut s'attendre à ce qu'elle puisse aussi produire du pire, et qu'elle soit une fuite. Respecter, quoi de mieux ? Mais cela peut nous mener vers la paralysie. Ecouter est indispensable, mais cela peut aussi être une manière d'éviter de prendre position. Accepter l'autre dans ce qu'il est, peut nous emmener, comme nous l'avons vu, à ne plus prendre le risque d'une rencontre....

Il n'y a pas de clivage entre le bien et le mal, mais une chose, un geste, un acte, une parole peuvent contenir l'un et l'autre, devenir ou l'un ou l'autre suivant le contexte dans lesquels ils se déroulent. Rien ne nous met à l'abri des conséquences néfastes qu'engendrent nos actes, nos postures, nos positions, nos théories. La seule aune par rapport à laquelle nous pouvons nous guider nous est donnée par les conséquences de ce que nous faisons. Nous ne pouvons plus être dans la quiétude du bon.

Accompagnement, intelligence clinique, etc., peuvent être encore trop pris dans la certitude du bien. Cet instant où nous avons opéré la bascule, où on s'est tiré de ce qui nous paraissait mauvais pour trouver ce qui nous paraît juste, cet instant de soulagement et même de joie ne nous préserve pas de la suite. Nous ne pouvons pas nous en tenir là. Ce n'est pas fini, ce n'est jamais fini. Aucune vertu ne peut nous garantir l'éthique de notre quotidien. Nous n'en finissons pas de devoir nous confronter aux questions de l'instant : "Ce geste, quel sens a-t-il pris après coup ? dans quelle logique suis-je ? qu'est-ce que je fais dans ma pratique de formateur ? où suis-je ?"

Ainsi, il y a du négatif dans le positif, il y a du négatif dans l'amour, dans le respect. Paul Virilio nomme cela "accident", les accidents de notre positivité. L'accepter est peut-être une avancée. De même, des termes comme confrontation, violence, conflit, opposition, dépendance, frustration, manque, nous paraissent devoir être fuis, les utiliser serait presque de mauvais goût. Souffrance, maladie sont certes notre lot mais qui ne nous apporteraient rien que leur douleur. Nous ne leur devrions rien de notre humanité, de notre évolution, de nos qualités. Nous savons qu'il n'en va pas ainsi.

Nous sommes devenus frileux, pris dans une logique sécuritaire. Mais il n'y a pas de vie sans risque, pas de vie sans mort, pas de soi sans l'autre, pas de paix sans confrontation. Il n'y a pas de vie sans écoute risquée comme la définit Dejours, c'est-à-dire une écoute dans laquelle nous prenons aussi des risques, celui de nous trouver autre, que notre identité se lézarde. Prendre des risques pour soi, c'est se laisser affecter par l'autre, et non pas de le côtoyer, protégé par notre savoir.

En conclusion, nous sommes invités à mobiliser les contraires et non pas à vouloir en expulser un, au profit de l'autre. La relation à l'autre lorsqu'il s'agit de grandir ou d'évoluer, ne peut être exempte d'affrontement, de combat, et d'éclat. Dès lors nous ne pouvons échapper ni à l'écoute ni au conflit, ni à la question lancinante du quand sommes-nous bénéfiques et quand ne le sommes-nous plus ? Nous ne serons jamais délivré de telles questions, et heureusement. Il nous faut naviguer en faisant le deuil d'un outil qui nous rendrait forcément bon, même s'il contient toutes les vertus humaines. C'est à cet endroit que je suis : une recherche d'outils, mais qui ne nous délivrent pas d'une réflexion quotidienne sur les conséquences de nos gestes.